

## AVANT-PROPOS SUR L'HOMÉLIE SUIVANTE

Si nous mettons après les quatre homélies sur Lazare l'homélie suivante, c'est parce que saint Chrysostome déclare lui-même l'avoir prononcée après ces dernières, et y avoir développé toujours le même sujet. Aussi dans bien des manuscrits occupe-t-elle la place que nous lui assignons, et porte-t-elle le titre de cinquième homélie. – En même temps qu'il y traite de la résurrection, l'orateur sacré blâme énergiquement les chrétiens qui, au grand scandale des païens, ne gardaient aucune mesure dans les regrets et la douleur qu'ils accordaient aux trépassés. Il se sert de l'exemple de Job et d'Abraham, pour les exhorter à supporter avec plus de résignation la perte de leurs enfants.

## CINQUIÈME HOMÉLIE

### SUR LAZARE

Sur ce mot de l'Apôtre : «Je ne veux pas que vous soyez dans l'ignorance au sujet de ceux qui se sont endormie.» (I Th 4,12) – De Job et d'Abraham.

1. Voilà déjà quatre jours que nous avons consacré à vous expliquer la parabole de Lazare, et à fouiller ce trésor que nous avons découvert dans un corps couvert d'ulcères, trésor qui contenait, non de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, mais d'abondantes leçons de philosophie, de courage, de patience et de fermeté. De même que l'on voit des trésors matériels n'offrir en apparence que des épines, des ronces, un sol aride, tandis qu'à creuser profondément on voit apparaître de grandes richesses; ainsi en a-t-il été de Lazare : au dehors des plaies, au dedans d'indicibles richesses; un corps en dissolution, mais une âme généreuse et indomptable. En lui s'accomplissait le mot de l'Apôtre : «Plus l'homme extérieur se dissout, plus l'homme intérieur se renouvelle.» (II Cor 4,6) Nous eussions pu encore aujourd'hui vous entretenir de cette même parabole, et combattre les hérétiques qui calomnient l'Ancien Testament, qui accusent les patriarches, et dont la langue ne cesse d'insulter Dieu, le créateur de l'univers. Mais, dans la crainte que ce sujet ne vous fatigue, renvoyons ces luttes à un autre moment, et abordons une autre question. La table couverte d'une seule espèce de nourriture engendre le dégoût, tandis que la variété jointe à la succession des mets réveille l'appétit. Pour que cet entretien vous procure le même avantage, retournons aujourd'hui, après en avoir été si longtemps éloignés, au bienheureux Paul. Du reste, rien de plus opportun que le passage de l'Apôtre qu'on a lu tout à l'heure : aussi ce que nous avons dit dernièrement s'accordera-t-il à merveille avec ce que nous dirons aujourd'hui.

Vous avez donc aujourd'hui entendu Paul s'écrier et vous dire : «Je ne veux pas que vous soyez dans l'ignorance au sujet de ceux qui se sont endormis, afin que vous ne vous abandonniez pas à la tristesse comme les autres hommes qui n'ont pas d'espérance.» (I Th 4,12) Dans l'histoire de Lazare, c'était la lyre évangélique dont les cordes vibraient, maintenant ce sont les accents de l'Apôtre qui retentissent; mais l'harmonie est toujours la même. La parabole de Lazare nous a fourni bien des renseignements sur la résurrection et les jugements qui s'exerceront alors : c'est encore vers le même sujet que le discours actuel nous conduit. En sorte que tout en faisant nos fouilles sur le terrain de l'Apôtre, nous y trouverons toujours le même trésor. L'unique but que nous désirions ardemment d'obtenir dans nos précédents discours, était de convaincre nos auditeurs de la vanité des choses de ce monde, de les déterminer à porter plus haut leurs espérances, de penser tous les jours à la sentence, au jugement redoutable, au juge incorruptible de la vie à venir. Or ce même conseil, Paul vous le donne dans le passage lu aujourd'hui. Ecoutez-le avec attention : «Je ne veux pas que vous soyez dans l'ignorance au sujet de ceux qui se sont endormis en lui, mes frères, afin que vous ne vous abandonniez pas à la tristesse comme les autres hommes qui n'ont pas d'espérance. Si nous croyons que Jésus est mort et ressuscité, nous devons croire aussi que Dieu amènera avec Jésus ceux qui se sont endormis en lui.» La première question pour nous à résoudre est de savoir pourquoi, à propos du Christ, il donne à son trépas le nom de mort tandis qu'il donne au nôtre celui de sommeil. Il ne dit pas : «Je ne veux pas que vous soyez dans l'ignorance au sujet de *ceux qui sont morts*; que dit-il donc ? «Au sujet de ceux qui se sont endormis.» Et il ajoute : «Dieu amènera avec Jésus ceux qui *se sont endormis* en lui;» il ne dit pas : «Ceux qui sont morts.» Peu après il poursuit : «Nous qui vivons, qui avons été réservés pour l'avènement du Seigneur, nous ne préviendrons pas ceux qui se sont endormis.» (I Th 4,14) Il ne dit pas non plus : «Ceux qui sont morts.» C'est pour la troisième fois qu'il parle du trépas, c'est pour la troisième fois qu'il rappelle un sommeil. Mais quand il s'agit du Christ, il ne parle plus de la sorte. Comment donc en parle-t-il ? «Si nous croyons que Jésus est mort.» Il ne dit pas : «... que Jésus s'est endormi;» mais, au contraire, «que Jésus est mort.» Pourquoi donc donne-t-il au trépas du Christ le nom de mort, et au nôtre celui de sommeil ?

Ce n'est point sans motif, ce n'est point sans réflexion que l'Apôtre a choisi ces expressions, mais certainement par un dessein plein de sagesse et de grandeur. S'il emploie le nom de mort à propos du Christ, c'est pour attester la vérité de sa passion; s'il parle du sommeil, dès qu'il s'agit de nous, c'est pour adoucir nos regrets. Là où la résurrection a déjà précédé, il n'hésite pas à se servir du nom de la mort; mais là où elle est encore l'objet de l'espérance, il parle du sommeil, nous consolant par la seule signification de ce mot, et affermissant nos espérances de bonheur. Certainement, celui qui est endormi se réveillera, et la mort n'est autre chose qu'un long sommeil. Ne m'objectez pas que le trépassé n'entend pas, ne parle pas, ne voit pas, et qu'il est privé de tous ses sens, car j'en dirai autant de celui qui

## CINQUIÈME HOMÉLIE

sommeille. J'avancerai même quelque chose de plus surprenant : c'est que chez l'homme qui sommeille, son âme sommeille aussi en quelque façon, tandis que chez le trépassé, au lieu de sommeiller, elle veille. – Pourtant, ajouterez-vous, le cadavre se décompose et se corrompt; il se résout en un peu de cendre et de poussière. – Et qu'en conclure, mon bien-aimé, sinon que c'est pour nous un nouveau sujet de nous réjouir ? Voulez-vous relever une maison vieille et vermoulue, vous commencez par en faire sortir ceux qui l'habitent, puis vous démolissez l'édifice et vous le reconstruisez avec plus d'éclat. Pour les habitants de la maison, ils ne s'affligeront pas de la circonstance; au contraire, ils s'en réjouiront davantage, parce que, loin de considérer la démolition qui s'opère sous leurs yeux, leur esprit n'est occupé que de la construction à venir, que leurs yeux n'aperçoivent pas. C'est dans un but pareil que Dieu, avant de détruire le corps, en fait sortir comme d'une maison l'âme qui l'habite, afin de reconstruire cette demeure avec plus de magnificence, et d'y introduire ensuite l'âme d'une façon plus glorieuse. Ne considérez donc pas la destruction du corps, mais l'éclat qui lui est réservé.

2. Ainsi, une statue que la rouille et le temps auraient rongée, et qui serait mutilée de bien des manières, on la brisera et on la jettera dans le creuset, pour en former une statue plus brillante. Or, de même qu'en jetant les fragments de cette statue dans le creuset, loin de l'anéantir, on la revêt pour ainsi parler d'une nouvelle beauté; de même la mort, loin de détruire irrévocablement nos corps, les revêt aussi d'une forme nouvelle. Lors donc que vous verrez notre chair se dissoudre et se corrompre, comme dans une sorte de fournaise, ne vous arrêtez pas à ce spectacle, mais attendez la statue qui en résultera. Et n'allez pas en juger par la portée de cet exemple; que votre raison considère cette différence essentielle : le statuaire qui jette dans le creuset une statue d'airain n'en retire pas une statue d'or impérissable; il n'obtient qu'une nouvelle statue d'airain. Dieu, au contraire, à la place d'une statue matérielle et périssable, vous offre une statue d'or et immortelle; la terre, qui a reçu un corps corruptible et caduc, vous rend ce même corps immortel et incorruptible. Ne regardez donc pas ce corps qui gît les yeux fermés, la bouche muette, mais ce corps, que la résurrection a doué d'une gloire ineffable, d'une gloire qui nous ravirait d'admiration et de stupeur; détournez vos pensées du spectacle présent pour les diriger vers les espérances à venir.

Mais vous invoquez l'usage, et vous vous livrez en conséquence aux gémissements et aux larmes ? N'est-il pas cependant déraisonnable, que vous ne regardiez point comme un mal que l'homme à qui vous avez donné votre fille pour épouse, l'emmène en une contrée reculée, et si leurs affaires marchent bien, la nouvelle de leur prospérité adoucisse les chagrins de l'absence; tandis que pour être privé d'un de vos proches, non par un homme, non par un de vos pareils, mais par le Seigneur lui-même, vous n'éprouviez que tristesse et douleurs ? – Et comment serait-il possible à un homme de n'en être pas attristé ? demanderez-vous. – Aussi ne dis-je pas cela : Je ne condamne pas le chagrin, mais l'excès auquel il se porte. S'affliger est dans la nature, mais le pousser au delà de toute mesure, c'est d'une âme en fureur et en démençe, d'une âme absolument sans énergie. Affligez-vous, pleurez, je le permets; seulement point de défaillance, point de révolte, point d'indignation. Rendez grâce à celui qui vous a ravi votre ami; que ce soient là pour ce dernier vos offrandes funéraires, que ce soient les riches présents destinés par vous à couvrir sa tombe. En obéissant à des sentiments de révolte, vous outragez celui que vous avez perdu, vous indignez celui qui vous l'a ravi, et vous vous causez à vous-même de graves dommages. En obéissant, au contraire, à des sentiments de gratitude, vous honorez le trépassé, vous glorifiez Dieu, et vous en retirez pour vous des avantages précieux. Ah ! pleurez, pleurez comme votre maître a pleuré Lazare, imposant ainsi à notre douleur une mesure, des bornes, des limites qu'il ne faut pas dépasser. De là ce mot de Paul : «Je ne veux pas que vous soyez dans l'ignorance au sujet de ceux qui se sont endormis, afin que vous ne vous affligiez pas comme le reste des hommes qui n'ont pas d'espérance.» (I Th 4,12) Affligez-vous, nous dit-il, mais non à la façon du païen qui ne compte pas sur la résurrection, qui n'espère point une vie à venir.

Je suis confus, croyez-le bien, et je rougis quand je vois des groupes de femmes traverser la place publique sans retenue aucune, s'arrachant les cheveux, se déchirant les bras, se lacérant le visage, et cela sous les yeux des païens. Que ne diront-ils pas, quels propos ne tiendront-ils pas à notre sujet ? – Sont-ce là ces philosophes qui nous parlent de résurrection ? Oui, certainement: seulement leurs gestes ne s'accordent point avec leurs croyances. Quand il ne s'agit que de paroles, ils se livrent à mille considérations sur cette vérité; mais, en pratique, ils se conduisent comme les gens qui n'y croient pas du tout. S'ils croyaient fermement à la résurrection, ils ne feraient pas ce qu'ils font. S'ils étaient vraiment persuadés que le trépassé est entré dans une vie meilleure, ils ne le pleureraient pas de la sorte. – Tels sont en abrégé les propos des infidèles témoins de vos gémissements. Par

## CINQUIÈME HOMÉLIE

conséquent, rougissons de cette conduite, nous doués d'une plus grande modération, et ne devenons pas, pour nous-mêmes, ou pour les personnes qui nous voient, l'occasion de si nuisibles dommages. Pourquoi, dites-moi, pleurez-vous à ce point le défunt ? Parce que c'était un méchant homme ? – Mais vous devriez précisément remercier Dieu d'avoir tranché les racines de cette perversité. – Parce qu'il était bon et honnête ? – Raison de plus pour vous réjouir de ce qu'il est mort de bonne heure, avant que l'iniquité lui ravit le jugement; de ce qu'il est allé en un lieu où il se trouve maintenant en sûreté, et à l'abri de toute vicissitude. – A cause de sa jeunesse ? – Et glorifiez-en plutôt Dieu qui l'a si promptement appelé à la félicité. – A cause de sa vieillesse ? – Nouveau sujet de reconnaissance, nouvelle raison pour en glorifier le Seigneur. Il n'y a pas jusqu'aux cérémonies de la sépulture qui ne vous doivent faire rougir; car le chant des psaumes, les prières que l'on récite, la réunion de vos pères, la multitude de vos frères présents n'ont pas pour but de vous porter à la tiédeur, à la douleur, au désespoir, mais de vous faire rendre grâces à celui qui a retiré le trépassé de cette vie. En allant prendre possession de leur charge, les magistrats sont suivis d'un nombreux cortège qui les accompagne de ses acclamations; de même, lorsque l'un des saints est décédé, tous l'accompagnent de leurs acclamations, à cause de la dignité plus considérable à laquelle il est appelé. C'est un repos que la mort, elle est la fin des sueurs et des sollicitudes de cette vie. Lors donc que l'un de vos proches quittera ce monde, au lieu de vous emporter, acceptez sa mort avec componction, rentrez en vous-même, interrogez votre conscience, et songez que vous ne tarderez pas à parvenir vous aussi à ce terme. Devenez-en plus réservé, ne vous refusez pas à la crainte qu'éveille en votre âme le trépas d'autrui, retranchez-en toute négligence, rendez-vous compte de vos actes, réparez les fautes commises, et faites que votre conduite soit meilleure à l'avenir.

Une des principales différences qui nous séparent des infidèles, c'est que nous ne jugeons point les choses de la même manière. L'infidèle voit le ciel et l'adore, s'imaginant qu'il est Dieu. Il voit la terre et il l'honore, et il ne soupire qu'après les choses sensibles. Ce n'est pas ainsi que nous agissons. Nous voyons le ciel, et nous admirons le Créateur, persuadés, non que le ciel est Dieu, mais qu'il est l'œuvre de Dieu. Je regarde l'univers entier, et l'univers me conduit comme par la main à son auteur. Tandis que l'infidèle est ébahi et hors de lui à la vue des richesses, je regarde les richesses et j'en ris. Tandis que l'infidèle ne saurait considérer la pauvreté sans gémir, je le regarde et je tressaille de joie. Autre est la manière dont il voit les choses, et autre la manière dont je les vois. Ainsi en est-il à propos de la mort. L'infidèle voit un cadavre et croit à la mort; je vois un cadavre, et dans la mort j'aperçois un sommeil. De même qu'en caractères d'écriture, nous les apercevons tous, savants et ignorants, tels qu'ils sont, mais avec de bien différentes pensées. Les ignorants ne reconnaissant en ce qu'ils voient que de simples caractères, tandis que les personnes instruites recherchent avec sagacité le sens caché sous la lettre; de même, si nous voyons tous les choses de ce monde avec les mêmes yeux, nous ne les voyons pas tous avec la même intelligence et les mêmes pensées. Or nous qui nous séparons des infidèles en tout le reste, irons-nous juger de la mort comme ils en jugent eux-mêmes?

3. Un souvenir propre à vous consoler, est le souvenir du séjour dont la mort nous ouvre l'entrée, du séjour où est Paul, où est Pierre, où est le chœur entier des saints. Songez à la résurrection future, à la gloire, à l'éclat qui la signaleront. Songez que vous ne parviendrez pas à force de lamentations et de pleurs à modifier ce qui a eu lieu, et que vous vous faites à vous-même un mal souverain. Songez à ceux dont, en agissant de la sorte, vous suivriez l'exemple, et évitez de vous mettre en contact avec le péché. Quels sont les objets de votre imitation et de votre empressement? Les infidèles, ceux qui n'ont pas d'espérance, selon le mot de Paul : «Ne vous affligez pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance.» Notez l'exactitude de l'expression. L'Apôtre ne dit pas : «Qui n'espèrent point en la résurrection;» mais simplement : «Qui n'ont pas d'espérance.» En effet, celui qui ne croit pas à un jugement à venir, celui-là n'a point absolument d'espérance, et il ignore soit qu'il existe un Dieu, soit qu'il veuille sur les choses présentes, soit que la divine justice a les yeux ouverts sur tout ce qui se passe. Or celui qui ignore ces vérités et qui n'y réfléchit pas, est plus dépourvu de sens que les animaux eux-mêmes : les lois, la justice, l'équité, toute notion salutaire en un mot est bannie de son âme; ne s'attendant pas à rendre compte un jour de ses actes, ils' éloignera complètement de la vertu et se plongera dans toute sorte de vices. Réfléchissez sur ces choses; examinez sérieusement combien nous nous rapprochons par nos lamentations de la folie et de la stupidité des Gentils, et fuyez tout sujet de ressemblance avec eux. Si Paul en fait ici mention, c'est pour que vous songiez à l'ignominie dans laquelle vous vous précipiteriez, pour que vous vous éloigniez de tout ce qui vous en rapprocherait, et que vous recouvriez

## CINQUIÈME HOMÉLIE

vosre dignité première. D'ailleurs, ce n'est pas en cet endroit seulement, mais en une infinité d'autres et sans relâche, qu'agit ainsi le bienheureux Apôtre. Lorsqu'il veut nous éloigner du péché, il nous montre à qui nous ressemblerions en le commettant, afin que la condition de ces derniers nous éloigne de tout contact avec eux. Dans son épître aux Thessaloniens, il s'exprime en ces termes : «Que chacun de vous maintienne son corps dans la sanctification et l'honneur, et non dans des passions honteuses, comme les nations qui ne connaissent point Dieu.» (I Th 4,4-5) «N'allez pas, dit-il encore, marcher comme le reste des nations, dans la vanité de votre cœur.» (Ep 4,17) Vous venez d'entendre encore : «Je ne veux pas que vous soyez dans l'ignorance, mes frères, au sujet de ceux qui se sont endormis, afin que vous ne vous affligiez pas comme les autres hommes qui n'ont point d'espérance.» (I Th 4,12)

Ce n'est point la nature, c'est notre volonté qui a introduit cet usage des larmes; ce n'est pas le trépas de nos frères, mais la faiblesse de ceux qui les pleurent. Quant au fidèle, aucun des maux présents ne saurait l'affliger; avant même les biens à venir, dès cette vie, il se sépare des infidèles; car la philosophie du Christ est pour lui une source d'interminables bienfaits, elle le remplit d'une vive allégresse et d'une continuelle joie. D'où le mot de Paul : «Régouissez-vous dans le Seigneur en toute occurrence; je vous le répète, régouissez-vous.» (Phil 4,4) En sorte que, même avant la résurrection, nous jouissons de cette précieuse récompense, que nous ne sommes abattus par aucun des maux qui nous adviennent, et que nous puissions dans l'espérance des biens futurs les plus douces consolations. Mais si nous recueillons en ceci un double avantage, une double peine sera le partage de l'infidèle : d'abord, il sera châtié un jour de son incrédulité touchant la résurrection; de plus, il perdra aisément courage dans les conjonctures présentes, par cela qu'il n'attend rien d'avantageux après cette vie. Par conséquent, c'est un devoir pour nous de témoigner à Dieu notre reconnaissance, non seulement à cause de la résurrection elle-même, mais encore à cause de cette espérance de la résurrection qui console si bien l'âme affligée et qui la remplit de confiance à l'endroit de nos frères trépassés, en nous rappelant qu'ils ressusciteront un jour, et nous seront à jamais réunis.

Voulez-vous gémir et pleurer, pleurez, lamentez-vous sur les malheureux qui vivent dans l'impiété, et non sur les fidèles qui sont morts dans la pratique de la vertu. Ainsi faisait Paul. «Je crains beaucoup, écrivait-il aux Corinthiens, que Dieu ne m'humilie à mon arrivée parmi vous, et que je n'aie à verser des larmes sur plusieurs.» (II Cor 12,21) Il ne parle pas des fidèles trépassés, mais de ceux qui avaient péché et n'avaient point fait pénitence de leurs impuretés et de leurs désordres. Un autre sage disait dans le même sens : «Pleurez sur le mort, car la lumière lui a été ravie. Pleurez surtout sur l'insensé, car l'intelligence l'a abandonné.» (Ec 22,10) Sur celui qui est mort, versez peu de larmes, car il est entré dans son repos; mais la vie de l'insensé, elle est pire que la mort. Si l'homme privé d'intelligence mérite des pleurs incessants, à plus forte raison en sera-t-il de même de l'homme privé de la justice et des espérances selon Dieu. Pleurons sur ces infortunés. Cette douleur n'est point sans utilité; souvent les larmes versées sur les pécheurs les ont ramenés, au lieu que la douleur consacrée aux trépassés est à la fois sans fondement et nuisible. Ne renversons pas l'ordre établi; bornons-nous à pleurer le péché : pour le reste, que ce soit la maladie, la pauvreté, une mort prématurée, les outrages, la calomnie, ou tout autre des maux de l'humanité, acceptons-les avec courage; car, avec un peu de vigilance, ces maux nous mériteront de nombreuses couronnes.

4. Et comment un homme, demandera-t-on, pourrait-il ne pas se désoler ? – Et moi je demande au contraire : Comment l'homme pourrait-il se désoler, lorsqu'il est honoré du privilège de la raison et du jugement, et qu'il nourrit l'espérance des biens à venir ? – Quel homme, répliquera-t-on, a été exempt de cette faiblesse ? – Bien des hommes en bien des endroits, soit parmi nous, soit parmi nos ancêtres. Job a perdu tous ses enfants, écoutez-le s'écrier : «Le Seigneur me les avait donnés, le Seigneur me les a ravés; comme il a plu au Seigneur il a été fait.» (Job 1,21) Il suffit assurément d'entendre ces paroles pour les admirer; mais considérez-les avec réflexion, et vous y découvrirez une merveille plus grande encore. Remarquez-le bien : le démon ne ravit pas à Job la moitié de ses enfants, sauf à lui en laisser l'autre moitié; il ne lui en ravit pas le plus grand nombre, sauf à lui laisser le plus petit nombre : il retranche tous les fruits, et l'arbre n'en est pas abattu; il déchaîne la mer avec tous ses flots, et l'esquif n'est pas submergé; il use de toute sa violence, et la tour n'en est pas ébranlée. En butte aux coups de tous les côtés, Job reste debout, ferme et immobile; des nuées de traits l'assailent, et il n'en est pas atteint; ou plutôt, ces traits l'atteignent, mais ils ne le blessent pas. Quel coup affreux de voir la mort moissonner tant d'enfants ! Comme toutes les circonstances en sont déchirantes; perdre tous ses enfants, les perdre tous

## CINQUIÈME HOMÉLIE

violemment et tous le même jour, les perdre à la fleur de l'âge, quand ils avaient déjà donné des preuves de vertu, les voir expirer de cette manière, recevoir ce coup suprême après une infinité d'autres, quand ses entrailles étaient remplies de la plus vive tendresse pour des enfants dignes d'ailleurs d'être aimés ! Qu'un père vienne à perdre des enfants pervers, il souffrira sans doute de leur mort; mais sa douleur ne sera pas d'une extrême violence, la perversité des enfants ne permettant pas à la douleur d'acquérir un certain degré de vivacité. Mais quand les enfants sont vertueux, la plaie saigne longtemps, le souvenir en est ineffaçable, le mal résiste à toute consolation, une double pointe nous déchire, la nature d'abord, et puis la pensée des vertus de ceux qui nous ont quittés. Que les enfants de Job aient été vertueux, en voici la preuve. Ils étaient du côté de leur père l'objet d'une sollicitude toute particulière; bien des fois Job offrait des sacrifices en leur faveur, de crainte qu'ils n'eussent commis quelque faute secrète, et aucune occupation ne lui était plus chère que celle-là. Or cela montre en même temps et la vertu des enfants et la tendresse du père. Or étant père, aimant ses enfants d'une double tendresse, et de celle qui s'appuie sur la nature et de celle qui s'appuie sur la piété; ses enfants, étant d'ailleurs si accomplis, il en résultait pour le saint patriarche une triple cause du plus ardent chagrin. Lorsque les enfants ne nous sont pas tous ravis, notre douleur éprouve quelque soulagement. Les enfants qui nous restent adoucissent la tristesse produite par la perte des autres. Mais lorsque tous ses enfants meurent à la fois, où portera-t-il ses regards le père qui, tout à l'heure, à la tête d'une famille florissante, en est soudain entièrement privé.

A ces quatre plaies s'en ajoute une cinquième; en quoi consiste-t-elle ? Dans la rapidité instantanée avec laquelle Job fut privé de ses enfants. Si, quand une personne est emportée en trois ou cinq jours, les femmes et tous les proches déplorent surtout la promptitude, la soudaineté avec laquelle le défunt a été enlevé à leurs regards; quelle ne dut pas être la douleur de Job, à qui ses enfants furent enlevés non en deux jours, non en trois jours, non en un seul jour, mais en un seul et même moment ? Un mal que l'on prévoit à l'avance, quelque intolérable qu'il soit en lui-même, est toujours allégé par cette prévision : celui au contraire qui survient tout à coup sans qu'on s'y attende, nous atterre. Que si un coup terrible par lui-même fond de plus sur nous contre toute attente, songez combien il est accablant et au-dessus de toute expression. Vous indiquerai-je une sixième blessure du saint patriarche ? Il perdit tous ses enfants à la fleur de l'âge. Vous n'ignorez pas combien sont déchirantes les morts prématurées, et quelles profondes douleurs elles éveillent. Mais la mort ici n'était pas seulement prématurée, elle était encore violente, d'où une septième blessure. Job ne vit pas ses enfants expirer et mourir sur un lit, mais écrasés par la chute d'une maison. Songez à ce qui devait se passer dans son âme lorsque fouillant les décombres, il en retirait tantôt une pierre, tantôt un membre d'un de ses fils, lorsqu'il voyait une main tenant encore la coupe, une autre posée sur le sable, leurs corps défigurés, le visage écrasé, la tête brisée, les yeux éteints, la cervelle éparsée, en un mot la forme humaine méconnaissable, et les plaies si nombreuses qu'elle ne permettaient pas à Job de distinguer les traits de ses fils bien-aimés.

Ces détails vous émeuvent et vous arrachent des larmes. Que devait donc éprouver celui qui était présent à ce spectacle ? Après tant de siècles nous ne saurions entendre sans pleurer ce récit lamentable, quoique ces malheurs nous soient entièrement étrangers. Quels étaient les sentiments de cet homme au cœur de diamant qui, ayant sous les yeux un pareil spectacle, tirait de ces maux qui l'atteignaient lui-même et non autrui, une leçon de sagesse ? car il ne donna aucun signe de désespoir, il ne s'écria point : Qu'est-ce donc que ceci ? Serai-ce la récompense de mon humanité ? Est-ce parce que j'ouvrais ma maison aux étrangers que je la vois devenue le tombeau de mes enfants ? Je ne leur aurai donc offert l'exemple de toutes ces vertus que pour les voir succomber à un pareil trépas ! – Tel ne fut point son langage, telles ne furent pas ses pensées; il supporta cette affliction avec courage, bien que dépouillé de ses enfants après en avoir pris le plus grand soin. Comme on voit un excellent artiste travailler avec amour les statues d'or qu'il façonne, ainsi Job s'appliquait à former, à orner, à façonner ces âmes. Tel qu'un laborieux cultivateur s'occupe sans cesse à arroser les tiges de ses palmiers ou de ses oliviers, à les soutenir, à les défendre et à les soigner de toutes les manières; tel le saint patriarche ne cessait de cultiver l'âme de chacun de ses fils, comme un fécond olivier, pour en obtenir des fruits plus abondants de vertu. Et quand il vit ces tiges arrachées par la violence de l'esprit du mal, et jonchant la terre, quand il vit ses enfants victimes d'une mort aussi affreuse, loin de proférer un seul blasphème, il rendit grâces à Dieu, infligeant par cela même au démon une blessure mortelle.

5. Que si vous me dites : Job avait de nombreux enfants. Or on voit souvent un père privé de son fils unique, et néanmoins n'en être pas également affligé; – vous avez raison, et

## CINQUIÈME HOMÉLIE

je reconnais avec vous que la douleur de ce dernier n'est point égale à celle de Job, laquelle était beaucoup plus violente. Et de quoi lui servait-il d'avoir de nombreux enfants ? son malheur n'en fut que plus éclatant, sa douleur n'en fut que plus amère, parce que le nombre de ses blessures restait proportionné au nombre de ses enfants. Si vous désirez contempler un autre saint, père d'un fils unique, animé d'un égal courage, sinon d'un courage plus admirable encore, souvenez-vous du patriarche Abraham. Il ne fut pas témoin de la mort de son fils; mais chose encore plus douloureuse et plus déchirante, il reçut l'ordre de l'égorger de sa propre main. Et cet ordre, il ne le repoussa pas, et il ne s'emporta pas, et il ne s'exprima pas en ces termes : M'avez-vous donc rendu père pour que je devienne le meurtrier de mon enfant ? Ah ! il eût bien mieux valu que vous ne me l'eussiez jamais donné que de me le ravir après de la sorte. Vous voulez me le prendre, n'est-ce pas ? mais pourquoi m'enjoignez-vous de l'immoler moi-même, et de souiller ma main ? Ne m'aviez-vous pas assuré que cet enfant peuplerait la terre de ses descendants ? Quels fruits ferez-vous naître, si vous coupez la racine ? Que signifie cette prospérité promise, puisque vous m'ordonnez de mettre mon fils à mort ? A-t-on jamais vu, a-t-on jamais oui rien de



pareil ? Séduction, tromperie que tout cela. – Loin de parler et de penser de la sorte, loin de s'opposer à l'ordre qu'on lui imposait et d'en exiger la raison, à peine Abraham a-t-il entendu ces paroles : «Prends ce fils que tu aimes, prends Isaac et conduis-le sur une des montagnes que je t'indiquerai;» (Gen 22,2) qu'il met à obéir un tel empressement qu'il dépasse même tes ordres reçus. Il n'en dit rien ni à sa femme ni à ses serviteurs, et, laissant ces derniers au pied de la montagne, il en gravit les flancs seul avec la victime. Ce n'est donc pas par une sorte de contrainte, mais avec un véritable empressement qu'il exécutait ce qui lui avait été imposé.

Et maintenant représentez-vous la situation du père obligé de s'entretenir seul à seul avec son enfant, lorsque ses entrailles étaient dévorées du feu le plus ardent, lorsqu'il ressentait le plus vivement l'aiguillon de la tendresse paternelle, et cela, non pas un jour ou deux, mais plusieurs jours durant. S'il eût mis sur-le-champ à exécution l'ordre du Seigneur, quoique grande et admirable, son obéissance ne l'eût pas été autant que de sentir son âme tourmentée et torturée pendant plusieurs jours, sans céder à aucun sentiment humain à l'égard de son fils. Aussi Dieu, en lui proposant une épreuve plus longue, en lui offrant un stade d'une aussi vaste étendue, voulait-il vous faire juger plus exactement de la valeur de l'athlète; car il était bien un athlète aux prises non point avec un homme, mais avec la tyrannie de la nature elle-même ? Quel langage pourrait être à la hauteur de son énergie ! Il amène son fils, il l'attache, il le place sur le bois, il saisit le glaive et va porter le coup mortel. Que dire maintenant, et de quelle manière, je ne sais. Celui-là seul le sait qui est l'auteur de ces prodiges. Oui, impossible de dire comment l'engourdissement n'a point saisi sa main, comment il n'a point été troublé à la vue de son fils tant aimé.

Il est juste d'accorder aussi à Isaac une part de notre admiration. L'obéissance que son père eut pour Dieu, il l'eut pour son père. De même qu'Abraham, recevant de Dieu l'ordre de sacrifier son enfant, ne lui en demande pas la raison, de même Isaac, quand son père le lie et le place sur l'autel, ne lui demande pas : Pourquoi agissez-vous de la sorte ? il reste calme sous la main de son père. Il fallait voir ce prêtre, qui était père en même temps, ce sacrifice offert sans effusion de sang, cet holocauste sans feu, cet autel portant à la fois l'image de la

## CINQUIÈME HOMÉLIE

mort et de la résurrection. Car Abraham immola son fils sans l'immoler : il l'immola, non par la main, mais par la volonté. En lui faisant ce commandement, Dieu ne voulait pas voir le sang répandu; il se proposait de nous montrer cette volonté énergique, d'offrir à l'univers entier l'exemple de cet homme généreux, et d'enseigner à tous les hommes qu'au-dessus de nos enfants, de la nature, de tous nos biens, de notre vie elle-même, il faut mettre les ordres de Dieu. C'est ainsi qu'Isaac descendit martyr véritable et plein de vie. Maintenant, je vous le demande, quelle excuse, quelle justification invoquerons-nous si, avec l'exemple de ce courageux patriarche et de son obéissance empressée envers le Seigneur sous les yeux, nous ne gardons aucune mesure ? Ne me parlez pas de votre douleur, de l'accablante gravité de vos malheurs; considérez si la douleur d'Abraham n'était pas encore plus cruelle que la vôtre, si cuisante qu'elle soit. C'était assez de ce précepte pour jeter le trouble dans ses idées, l'anxiété dans son âme, pour ébranler sa foi dans les promesses déjà faites. Qui n'aurait point alors regardé comme trompeuses les assurances données précédemment sur le nombre infini de ses descendants ? Mais Abraham n'en jugea pas de cette manière. Et la résignation de Job, nous ne devons pas moins, nous devons même l'admirer davantage, puisque, après tant d'actes de vertu, de charité et d'humanité, sans avoir aucun crime, soit pour son propre compte, soit pour le compte de ses fils, à se reprocher, en présence d'un malheur si nouveau, si étrange, et tel que n'en avait jamais subi de pareille plus affreux des scélérats, il ne s'abandonne pas aux sentiments de la plupart des hommes, et ne regarde ni sa vertu comme inutile, ni sa conduite passée comme dépourvue de sagesse.

Mais qu'il ne nous suffise pas d'admirer, pour ces motifs, ces saints personnages; marchons sur leurs traces et imitons leurs vertus. Ne me dites pas qu'ils étaient de grands hommes. Oui, ils étaient de grands hommes, des hommes admirables. Mais la perfection qui nous est demandée maintenant surpasse la perfection de ces mêmes hommes et de tous ceux qui ont vécu sous l'ancienne loi. «Si votre justice, disait le Sauveur, n'est pas plus abondante que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux.» (Mt 5,20) Revenons donc à de meilleurs sentiments; recueillons tous ces enseignements, et ceux qui regardent la résurrection, et ceux qui regardent ces saints patriarches, pour en charmer nos âmes au temps de l'affliction, comme au temps m'a nous en serons éloignés. Si moi-même je vous ai parlé sur ce sujet, quoique aucun de vous ne soit maintenant dans la tristesse, c'est afin que, l'heure des malheurs venue, nous trouvions dans le souvenir de cette doctrine les consolations dont nous aurons besoin. Les soldats aussi, durant la paix, s'exercent aux manœuvres de la guerre, afin qu'au moment du combat, alors que l'expérience des armes est nécessaire, ils déploient avantageusement l'habileté qu'ils ont acquise en temps de paix. Préparons donc dans le calme de la paix les armes et les remèdes convenables, en sorte que, si des sentiments déraisonnables, comme la douleur, la tristesse ou tout autre semblable, nous déclarent la guerre, nous puissions marcher à l'ennemi couverts d'une armure impénétrable et repousser habilement ses attaques. Cherchons dans des pensées droites, dans la parole de Dieu, dans les exemples des saints et partout où nous les trouverons, des moyens de défense. De cette façon, nous pourrons traverser heureusement la vie présente et mériter le royaume des cieux dans le Christ Jésus, auquel puissance et gloire soient, ainsi qu'au Père et au saint Esprit, dans les siècles. Amen.